Y²
69A
(5)

MILLIE



ES BELLES HISTOIRES" ★ 30 frs

LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

par

JEAN CASSOU

MILLIE

°Y2
694
5)
11 10220 -9-18-47

"LES BELLES HISTOIRES"

MILLIE

par

JEAN CASSOU



LA BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE
33, Rue St-André-des-Arts - Paris-6e

Le document reproduit sur la couverture représente " L'Etoile ", pastel de Degas.

Millie a paru sous le titre *Mémoires de l'Ogre* dans la collection *La Grande Fable, chroniques des personnages imaginaires* (Plon 1930).

Ma dove, messer Ludovico,
avete pigliate tante coglionerie?

(Le cardinal Hippolyte d'Este
à l'Arioste.)

I

C'était un vieux diable qui nous enseignait. Il nous rassemblait à l'heure du crépuscule, après que les autres enfants en ont fini avec l'école, et nous rangeait, accroupis, derrière une haie, en bordure de la grand'route. Nous entendions la rumeur des gens et des voitures qui passaient sur la route, sans nous soupçonner. Les grands champs s'étendaient sous nos yeux, et une prairie vaporeuse où résonnaient les dernières clochettes. Notre maître asseyait son long corps maigre sur une pierre et nous fixait de ses yeux enflammés. Il nous apprenait la messe de Saint-Sever qui commence par la bénédiction et s'achève par l'introït, et qu'il

faut écouter en tournant le derrière à l'autel. Nous récitions nos leçons d'une voix sourde : seuls, une pie ou un corbeau, qui, de temps à autre, venaient voleter autour de nous, pouvaient nous entendre. Le vieux diable, en nous parlant, avançait le museau, et il faisait des efforts pour baisser le ton de sa voix, que l'on devinait sonore et puissante comme celle d'un grand curé.

La classe finie, nous rentrions dans le village ténébreux. Les autres enfants, occupés à jouer devant le seuil des maisons, nous reconnaissaient au passage et nous jetaient des pierres. L'une d'elle, un jour, atteignit Millie au front; elle poussa un cri léger et faillit se trouver mal. Je la reçus dans mes bras. Son front saignait un peu; elle était devenue plus pâle encore que d'ordinaire. C'était ma meilleure camarade. Le premier soir qu'elle était arrivée à l'école du vieux diable, celui-ci l'avait prise par le menton :

— Et toi, lui avait-il demandé, qu'est-ce que tu veux devenir plus tard ?

— Je veux être sorcière, avait-elle répondu.

Le vieux diable avait hoché la tête. Millie n'avait rien pour faire une sorcière. Un front pur, des lèvres innocentes. Pourtant, ces joues

pâles et je ne sais quoi d'un peu absent... Moi, ma vocation était au contraire bien nettement marquée sur mon visage. Mes pommettes saillantes, mon teint jaune, mes fortes mâchoires, mes yeux très noirs, un peu bridés, tout en moi dénonçait un ogre.

— Mon enfant, me disait le vieux diable, vous descendez de ces races ouraliennes que Théophanes Confessor et Théophilactus Samocatta appellent indifféremment *Huns, Ongrois, Turcs*. Les anciennes chroniques byzantines y joignent les Avares. Cedrennus et Johannes Zonaras rangent les Turcs parmi les races hunniques. Klapproth, cependant, nie cette dernière assimilation. Tout cela est un peu obscur, mais vous-même, qu'en pensez-vous ?

Je n'en pensais pas grand'chose, mon père ne m'ayant jamais éclairé là-dessus. Ma mère était morte en me donnant le jour. D'autre part, il était assez évident que je ne ressemblais guère à mon père. Celui-ci était un honnête laboureur, quelque peu taciturne et qui témoignait d'une certaine inquiétude à voir mon visage, mes façons, mes instincts se transformer peu à peu et découvrir une origine étrangère. Je me promettais bien de lire plus tard Klapproth et Johannes Zonaras et d'élu-

cider moi-même le problème de ma naissance.

En attendant, j'aimais Millie. Son désir de se faire sorcière me troublait, j'en éprouvais comme un sentiment de jalousie angoissée. Et en même temps, je lui savais gré d'un tel vœu : il la rapprochait de moi, la retranchait du monde des inaccessibles petites filles qui peuplaient le village de leurs jeux criards et triomphants et nous regardaient comme des enfants maudits.

Mon père, lorsque je rentrais à la maison, me lançait un mauvais regard. Je mangeais ma soupe sans rien dire.

— D'où viens-tu ? me demandait-il

Sa voix tremblait. Je ne répondais rien. On ne m'avait vu ni à l'école, ni au catéchisme. Un cheval que j'avais rencontré sur le chemin de l'abreuvoir avait bronché; un garçon s'était blessé la main avec sa serpe.

Je ne pensais qu'à Millie. J'étais toujours à côté d'elle pendant les leçons du vieux diable. Et nous revenions, par la route obscure, la main dans la main. Ainsi, elle voulait être sorcière ? Elle serait sorcière un jour ?

— Pourquoi ? lui demandais-je.

Cela me déplaisait et me ravissait tout ensemble.

— Pourquoi, répétais-je. Pourquoi, vous ? Vous ? Vous, Millie ? Vous, sorcière ? Moi, voyez-vous, il fallait bien que j'allasse à l'école du vieux diable. Ogre je suis, ogre je dois être. C'est mon destin, c'était écrit. C'était écrit dans Johannes Zonaras. Mais vous, Millie ?

Alors, elle m'expliquait... Que m'expliquait-elle? Elle ne savait elle-même ce qu'elle disait, et je l'écoutais à peine. Elle avait dix ans, moi, treize; cela ne faisait qu'une bien légère différence entre nous; et cependant ses propos, ses raisons me paraissaient naïves, insuffisantes, puériles. Mais j'y reconnaissais une obstination irréfutable; son profil, pendant qu'elle parlait, se faisait têtu; ses lèvres s'agitaient comme celles d'une poupée qui répète toujours le même mot et n'en sait aucun autre.

Et enfin :

— C'est la vie ! soupirait-elle.

La route, devant nous, s'obscurcissait davantage, se faisait tortueuse. La tache blanche qu'elle allongeait sous nos pas nous éblouissait et se sauvait autour de nous, comme les taches qu'un soleil trop longtemps regardé éparpille autour de votre regard. Les premières lueurs du village apparaissaient, rouges, clignotantes et, surtout, méchantes. Le jeune ogre et la sor-